

ne jouissait pas de la plénitude de ses facultés mentales. Le massacre inepte, et que rien n'explique, semble confirmer cette opinion.

## IX

Quand il eut fini de mettre ses bottines, Troppmann se redressa, se secoua : — Je suis prêt !

On lui remit la camisole de force. M. Claude nous pria de laisser le prisonnier seul avec le prêtre.

A peine avions-nous passé deux minutes dans le corridor, que déjà le frêle jeune homme, la tête courageusement relevée, la taille redressée, se tenait devant nous. Le sentiment religieux était faible chez lui, il accomplit comme une formalité cette dernière cérémonie.

Le prêtre prononça froidement l'absolution.

Toute notre société, avec le condamné au milieu de nous, monta l'étroit escalier en limaçon que nous avions descendu un quart d'heure auparavant. Nous fûmes plongés tout à coup dans des ténèbres impénétrables ; la veilleuse s'était éteinte. Ce fut un moment de confusion indescriptible. Nous nous élançons tous en haut en nous bousculant ; on entendait le retentissement sonore et précipité de nos pieds sur l'escalier. Nous nous pressions ; nos épaules se heurtaient. Quelqu'un perdit son chapeau et se fâcha en lançant un juron : "Sacredieu ! une bougie, de la lumière !" Et, entre nous, dans cette nuit profonde, se tenait notre victime, notre proie, ce malheureux !

Et où était-il ? Si l'envie lui prenait de profiter des ténèbres, de se servir de son agilité avec l'énergie du désespoir, il pourrait se sauver... où ?

Où ? N'importe où, dans un coin de la prison... et là se briser la tête contre un mur... Au moins il se serait rendu justice à lui-même ! Je ne sais si les autres avaient ces idées-là..., en tout cas, mes conjectures étaient sans fondement. toute notre société émergea, du dédale de l'escalier, dans le corridor, avec le frêle jeune homme au milieu de nous.

La guillotine ne perdait pas sa proie ! Alors commença la procession vers l'échafaud.

## X

Cette procession fut plutôt une déroute. Troppmann marchait en avant, d'un pas agile, élastique, presque allègre : il se dépêchait. Nous nous étions mis à son pas. Quelques-uns cherchaient à le dépasser à droite et à gauche pour voir son visage une dernière fois.

Nous avons traversé le corridor en courant, descendu de même le second escalier ; Troppmann franchissait les marches deux à deux ; nous volâmes le long d'un autre couloir, et après avoir sauté par-dessus quelques gradins, nous nous retrouvâmes dans la pièce où nous avions été introduits en premier lieu, et qui n'avait, pour meuble, qu'un tabouret.

C'est sur ce siège que se fait la toilette du condamné.

Nous étions entré par une porte, et par une autre, placée à l'opposé, sortit, d'un pas grave et mesuré, un homme en habit noir avec une cravate blanche, — on aurait dit un diplomate ou un pasteur ; — c'était le bourreau. Il était suivi d'un petit vieillard en redingote noire ; c'était le premier aide de monsieur de Paris, le bourreau de Beauvais. Le vieillard tenait à la main un sac de cuir.

Troppmann se tint immobile devant le tabouret ; nous nous étions arrêtés en même temps, groupés autour de lui. Le bourreau et l'aide se tenaient à droite ; auprès d'eux, le prêtre. Le commandant et M. Claude à sa gauche.

Le vieillard ouvrit le sac au moyen d'une clef et retira plusieurs lanières blanches avec des boucles ; il se mit, non sans peine, à genoux derrière Troppmann, et commença à lui attacher les pieds. Le condamné avait involontairement posé le pied sur une des lanières ; le

vieillard s'efforçait de la reprendre, et par deux fois il dit :

— Pardon, monsieur, avant de se permettre de toucher Troppmann au gras de la jambe pour attirer son attention.

Celui-ci se retourna, et, avec son demi-salut poli, souleva le pied et lâcha la bande de cuir.

Pendant ce temps, le prêtre lisait à demi-voix dans un livre de prières en langue française.

Les deux autres aides du bourreau ôtèrent avec précipitation la camisole de force, prirent les bras de Troppmann, lui attachèrent les mains sur le dos, en forme de croix, et entourèrent tout son corps de lanières.

Monsieur de Paris donnait ses instructions, en indiquant du doigt, à gauche, à droite... On n'avait pas percé dans les lanières de trous pour les crochets ; le vieillard chercha d'abord dans le sac, puis dans ses poches, et en tira enfin une alène courbée ; il voulut la passer dans le cuir, mais ses doigts enflés par la goutte ne lui obéissaient plus ; le cuir était dur et neuf. Il arrivait avec peine à faire un trou ; puis, quand on voulait y passer le crochet, il n'entrait pas : il recommençait à côté un nouvel œillet... Le prêtre, s'apercevant que tout n'allait pas bien, disait plus lentement les prières, pour donner du temps au vieillard.

Enfin, quand cette opération, durant laquelle, je le confesse, une sueur froide m'inonda le visage, fut terminée, on en commença une nouvelle.

On pria Troppmann de s'asseoir sur le tabouret, et le vieillard gouteux se mit à lui couper les cheveux. Il retira d'abord de petits ciseaux, et avec force grimaces de la bouche il coupa avec attention le col de la chemise du condamné, de cette même chemise qu'il venait à peine d'ajuster avec tant de soin et qu'on aurait si facilement pu couper auparavant. Mais le guingant était épais et résistait à l'instrument tranchant.

Monsieur de Paris surveillait ces apprêts et ne paraissait pas content ; l'ouverture n'était pas suffisante : il s'en fallait d'une largeur de main. Le vieillard gouteux recommença et coupa encore un grand morceau de toile.

Le haut du dos fut découvert, on put voir les omoplates ; Troppmann les remonta : il faisait froid dans cette pièce. Le vieillard s'attaqua aux cheveux. Il posa une main enflée sur la tête du jeune homme, qui la baissa immédiatement avec soumission ; il coupait de la main droite.

Les touffes de cheveux, d'un blond sombre, glissaient sur les épaules et tombaient à terre : une boucle roula jusque sous mon pied.

Troppmann tenait toujours sa tête inclinée avec résignation ; le prêtre disait les prières encore plus lentement.

Je ne pouvais détacher mon regard des mains du condamné, ces mains rougies dans le sang innocent, et maintenant couchées l'une sur l'autre, impuissantes.

Mais surtout mes yeux se reposaient de préférence sur ce cou blanc et délicat... ce cou d'enfant... mon imagination y dessinait involontairement une ligne transversale.

Là, pensais-je..., dans quelques minutes..., la lourde hache passera... déchirant les vertèbres, tranchant les muscles et les nerfs..., ce corps ne semblait pas attendre son destin..., il était si jeune, si blanc, si poli, si plein de vie...

Et je me demandais malgré moi : à quoi pense en ce moment cette tête inclinée ? Pense-t-elle sans cesse, les dents serrées : "Non, je ne faiblirai pas !" Peut-être voit-elle passer dans un tourbillon des souvenirs insignifiants du passé. Peut-être revoit-elle dans les convulsions de l'agonie quelqu'une de ses victimes. Peut-être cette tête se dit à elle-même : "Ce n'est encore rien, nous verrons après..." Et elle se répétera cela jusqu'à ce que la mort fonde sur elle, et il n'y aura plus moyen de s'y dérober..

Le vieillard coupait toujours. Les cheveux criaient